

Les Québécois, le hockey et le Graal

Renald Bérubé

Volume 7, numéro 1, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600276ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600276ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Bérubé, R. (1973). Les Québécois, le hockey et le Graal. *Voix et images du pays*, 7(1), 191–202. <https://doi.org/10.7202/600276ar>

Les Québécois, le hockey et le Graal

C'est donc de valeur pareil... C'est de valeur que tous ces héros-là soient américains... Pas que j'en ai contre les Américains, mais... il me semble que ce serait plus l'fun si... si on avait les nôtres, nos héros... J'disais ça au bonhomme Laverdure, l'autre soir... [...] D'après lui, nos héros sont dans notre histoire... Dollard des Ormeaux, par exemple... Ça m'avait surpris... J'pensais pas qu'il y avait des cartoons de Dollard... J'veux dire que... Anyway, Dollard des Ormeaux... J'trouve pas ça diable comme héros... Ben, un jour, on apprend qu'il a sauvé la colonie ; le lendemain, ils disent que c'est un voleur... On sait plus nous autres... Les chicanes d'historiens, ça nous regarde pas... C'est-y un héros, ou si c'en est pas un... En attendant qu'on s'décide, nous autres, on s'rabat sur les joueurs de Hockey... ou les chanteurs populaires... J'en ai t'y mâché d'la gomme baloue pour collectionner les joueurs de hockey d'la ligue nationale... C'était Jean Béliveau qui était le plus dur à trouver... J'm'en souviens... [...] Mais, c'est pas ça des héros... Un héros, c'est immortel¹...

Ainsi que le veut la formule populaire, le hockey est le sport national des Canadiens. Nous sommes censés être les inventeurs (mais qui peut le dire de façon certaine ? Les brevets d'invention étaient bien rares à la fin du siècle dernier.) de ce sport, nous sommes les seuls à savoir comment il se joue ou comment il doit se jouer. Si d'autres jouent au hockey sans jouer comme nous, c'est qu'ils se trompent ou qu'ils trichent — même si (surtout si) leur façon de jouer se révèle supérieure à la nôtre. Si nous appre-

1. Jean Barbeau, *Ben-Ur*, Montréal, Leméac, « Répertoire québécois », n^{os} 11-12, 1971, p. 98.

nous que d'autres peuples enseignent à leurs jeunes comment jouer au hockey, nos réactions vont de l'incrédulité à la surprise au sentiment presque arrogant de notre supériorité absolue : ici, le hockey ne s'enseigne pas, n'a pas besoin d'être enseigné. Inventeurs de ce sport, nous savons d'instinct, et de façon innée comment il se joue. Si la technique des joueurs russes finit par avoir le dessus sur le jeu des étoiles de la Ligue Nationale, cela ne prouve toujours que deux choses : que les joueurs russes sont des robots patentés qui exécutent des ordres pour ne pas être déportés en Sibérie, et que les nôtres y gagneraient à se tenir en bonne condition physique même durant leurs vacances. Nos vedettes jouent au hockey d'une façon qui nous ressemble : sans trop de discipline, sans trop d'esprit de corps, instinctivement — nous préférons toujours la flamboyante montée individuelle et la bruyante mise en échec au jeu ordonné, cohérent, systématique. Bien sûr, c'est que nous sommes un peuple jeune et que nous vivons dans un pays libre ; nous avons du *spirit* et nos joueurs ne sont pas des robots enrégimentés et endoctrinés. Peut-être que nos joueurs se font un peu trop grassement payer, que seul l'argent semble encore capable de les motiver... — non, ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai. C'est peut-être un peu vrai, mais... La preuve que ce n'est pas vrai et qu'ils ont le désir de gagner, qu'ils ont le sens de l'honneur, c'est que contre les Russes ils ont joué pour pratiquement rien. Et malgré toutes les critiques dont ils ont été l'objet, malgré les arbitres européens — d'ailleurs le système des deux arbitres est bien inférieur au système en vigueur ici : un arbitre et deux juges de ligne — qui se trouvaient à favoriser les Russes parce qu'ils ne comprenaient rien au jeu des nôtres, malgré les tracasseries (nos joueurs, à Moscou, étaient dérangés en pleine nuit, la veille d'un match, par des coups de téléphone provenant on ne sait de qui — mais on s'en doute) et les ruses grossières et peu sportives (la glace trop molle lors de la troisième période du cinquième match) des dirigeants soviétiques, malgré tout cela et que sais-je encore, nos joueurs ont battu l'équipe soviétique. Ils sont même allés *la battre* (ceci n'est pas un commercial) à Moscou même. À Moscou. (Même Napoléon n'avait pu...) Nous sommes les meilleurs. Par 34 secondes, mais les meilleurs quand même. Le hockey est le sport national des Canadiens.

C'est cela (et bien d'autres choses encore) que devait prouver amplement (et si besoin était encore) la série Canada-URSS au cours de l'automne 1972 : le hockey est le sport national des Canadiens et nous sommes les meilleurs (au sens moral du mot aussi : nous jouons rude, mais nous le faisons ouvertement — nous ne donnons pas d'hypocrites coups de patin. Des coups de patin... de quoi faire rougir même Wayne Cashman ou Bill Goldsworthy). Durant toute la série Canada-URSS, les Canadiens ont été rivés à leur appareil de télévision ; à l'occasion du huitième match, les rues du centre-ville de Montréal étaient pratiquement désertes et bien des bureaux de la rue

Saint-Jacques (imaginez un peu...) avaient même fermé leurs portes. Et l'on se souvient de l'accueil qu'ont reçu les joueurs, aussi bien à Montréal (certains politiciens n'ont pas manqué de se servir de cet événement pour se faire du capital politique) qu'à Toronto, lors de leur retour de « la campagne de Russie ». Le Canada est un pays jeune qui a bien peu de réalisations authentiquement personnelles à son crédit ; si le hockey tient tant de place dans le cœur (!) des Canadiens, c'est qu'il est un moyen d'identification nationale — qu'on se souvienne de la stupeur collective, sinon du sentiment d'une catastrophe épouvantable ou de l'ambiance de deuil national, qui a frappé le pays à la suite du premier match de la série gagné facilement par les Soviétiques au compte de 7 à 3 (et dans ce bastion du hockey qu'est le Forum de Montréal en plus). Heureusement, les choses se sont replacées par la suite : le Canada avait réussi à sauvegarder sa suprématie dans l'un des rares domaines où il se soit donné une sorte de personnalité propre (bien sûr, l'on pourrait parler de la finale de la coupe Grey, des festivités et de la parade qui l'accompagnent surtout, comme d'une sorte de grand tribut du sport à l'Identité nationale ; mais à bien y penser, le football est un sport trop évidemment américain, et il faut bien avouer que les Québécois sont bien peu intéressés à la grande foire greyesque, ce Super Bowl des pauvres...).

La formule, au début, semblait pourtant bien simple et bien inoffensive : le hockey est le sport national des Canadiens. Un sport n'est plus qu'un sport lorsqu'il devient un sport national ; la course à pied, si je puis m'exprimer ainsi, appartient à tout le monde. Tant mieux pour un pays si à l'occasion des Olympiques par exemple, ses coureurs ou ses sprinters se révèlent les meilleurs sur telle ou telle distance — les choses seront peut-être très différentes aux prochains Jeux. Le pays perdra peut-être aussi un certain prestige en perdant des médailles (olympiques ou politiques ?), mais la fierté nationale ne sera pas particulièrement blessée à cause de la perte de telle médaille en particulier — le pays ne s'était pas identifié à *cette* discipline sportive. Sport national du Canada, le hockey devient le symbole de regroupement d'un pays éparpillé, le point de ralliement d'un pays divisé, le moyen d'affirmation d'un pays qui en possède bien peu. Et pour tout dire, le tableau n'est pas encore complet et les choses ne sont pas aussi simples : sport national des Canadiens — mais dans ce pays, national est un mot bien ambigu et Canadiens une appellation dont il faut se servir avec beaucoup de prudence et de sens de la nuance. D'autant plus qu'il y a eu au Québec un club de hockey auquel nous nous sommes profondément identifiés (à tort ou à raison) et qui est aujourd'hui encore (et malgré tout) l'objet de notre fierté : les Canadiens de Montréal (qui ont remporté la coupe Stanley plus souvent qu'aucun autre club de la L.N.H.).

*

* *

Bien sûr, le hockey — le sport en général — s'est toujours présenté comme un monde à part, un monde qui existe en lui-même, à l'écart des incidences politiques ou sociales. Paul Rompré et Gaétan Saint-Pierre, dans leur excellent « Essai de sémiologie du hockey »², ont bien montré qu'il n'en était rien, que le hockey est aussi, et même si ses dirigeants veulent laisser croire le contraire, une manifestation du système social dans lequel nous vivons. Il s'agit d'interroger certains dirigeants du sport professionnel pour se rendre très rapidement compte de leurs réticences : dans leur optique, ceux qui ne partagent pas leur point de vue et qui tentent de voir dans le sport autre chose qu'un jeu, qu'un divertissement stimulant et passionnant, ceux-là ne sont pas de vrais amateurs de sport. Le monde du sport accepte difficilement d'être analysé dans une optique différente de celle des gens de l'intérieur, des gens impliqués. Et pourtant, il est bien évident que le hockey au Canada est bien plus qu'une simple manifestation sportive et que les Canadiens de Montréal, au Québec, c'est bien plus qu'un simple club de hockey.

Le nom de ce club d'abord. Michel Brunet, dans *Canadians et Canadiens*³, a longuement expliqué comment *Canadians* est devenu la traduction littérale de *Canadiens* sans jamais recouvrir les mêmes valeurs ou la même réalité. Si ces deux mots, sur le plan linguistique, sont la traduction exacte l'un de l'autre, ils renvoient néanmoins, sur à peu près tous les autres plans, à des univers opposés. D'où ambiguïté et confusion. À l'origine, nous fûmes les seuls (nous, les descendants des fondateurs de la Nouvelle-France) à porter le nom de *Canadiens*. Cela a duré un bon moment, et il y a dans *Maria Chapdelaine* un passage intéressant à ce sujet :

Lorsque les Canadiens français parlent d'eux-mêmes, ils disent toujours « Canadiens », sans plus ; et à toutes les autres races qui ont derrière eux peuplé le pays jusqu'au Pacifique, ils ont gardé pour parler d'elles leurs appellations d'origine : Anglais, Irlandais, Polonais, ou Russes, sans admettre un seul instant que leurs fils, même nés dans le pays, puissent prétendre aussi au nom de « Canadiens ». C'est là un titre qu'ils se réservent tout naturellement et sans intention d'offense, de par leur héroïque antériorité⁴.


2. Paul Rompré et Gaétan Saint-Pierre, « Essai de sémiologie du hockey (à propos de l'idéologie sportive) », dans *Stratégie (Pratiques signifiantes)*, n° 2, printemps-été 1972, p. 19-53. Cet article devrait être lu par tous ceux que le sport intéresse ; démystifiant et cohérent, il sait donner au sport la place et la signification qui lui reviennent. Nous lui devons beaucoup.

Il faut lire cet autre excellent article : Hubert Aquin et Andrée Yanacopoulo, « Éléments pour une phénoménologie du sport », dans *Problèmes d'analyse symbolique*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1972, p. 115-146.

3. Michel Brunet, *Canadians et Canadiens*, Montréal et Paris, Fides, 1954, p. 17-32.

4. Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, Montréal et Paris, Fides, « Nénuphar », 1959, p. 65.

Si nous nous réservions ce titre, il faut dire aussi que « les autres » ne furent guère intéressés, pendant longtemps, à devenir *Canadians* ; ils se mirent sérieusement à la tâche de le devenir après la Confédération. Alors, tranquillement, le trait d'union prit de plus en plus d'importance et nous devînmes le peuple canadien-français (avec trait-d'union si le mot est employé comme adjectif, sans trait d'union s'il désigne le peuple — et alors il faut utiliser un grand C). Mais tout cela était bien compliqué, Diefenbaker souhaita bientôt nous voir devenir tous des *Canadians* sans *hyphen* — et puis, même le trait d'union trahissait des ambiguïtés et des contradictions. Si bien que brusquement — c'était la Révolution... tranquille ! — nous devînmes ce que nous sommes : des Québécois. Parallèlement, « les autres » devenaient et sont devenus de plus en plus *Canadians*. Cela ne s'est pas fait en un jour ; et si Louis Hémon revenait au Québec, il pourrait sûrement faire encore les constatations qu'il faisait au début du siècle.

Canadiens, dans Canadiens de Montréal, signifie précisément cela : Canadiens par opposition aux « autres », par opposition à *Canadians*. Sans entrer dans les détails, il faut se rappeler que les Canadiens, à l'origine, au début des années 1900, étaient l'équipe *française* de Montréal, alors que les Maroons étaient l'équipe *anglaise* de cette ville. L'opposition entre les Canadiens et les Maroons fut d'ailleurs toujours très grande ; lorsque les Maroons durent quitter la L.N.H. en 1938, ce furent les confrontations Canadiens-Leafs de Toronto qui devinrent l'occasion des luttes les plus épiques (nationales et raciales). À l'étranger d'ailleurs, les Canadiens furent bientôt surnommés les *Flying Frenchmen* — ce qui indique bien qu'on les identifiait clairement à partir aussi bien de l'ethnie que le club représentait qu'à partir de la caractéristique essentielle du jeu de l'équipe, à savoir la rapidité du coup de patin. Mais il y a plus encore : il y a ce H au centre du grand C — , c'est l'écusson qui orne le chandail bleu-blanc-rouge du Canadien (bleu-blanc-rouge ou tricolore : bien sûr, d'autres équipes ont un uniforme bleu-blanc-rouge, les *Rangers* de New York par exemple. Mais on a surnommé ces derniers les *Blue Shirts*, alors qu'à partir des mêmes couleurs, et en dépit du fait qu'il y a prédominance du rouge dans le chandail des Canadiens, on a surnommé ceux-ci le Tricolore ; ne sommes-nous pas justifiés, dès lors, d'y voir une autre allusion à l'ethnie que représente le Canadien ?). H pour Habitant (et non pas pour hockey comme le croient souvent les gens) ; habitant ou cultivateur, selon le sens que nous avons donné à ce terme⁵. Habitant dit bien, et sans équivoque aucune, le peuple que le club voulait représenter, le peuple dont il voulait être une sorte de projection dans le monde du hockey. L'identification n'a pas manqué de se produire : entre le Canadien et les Québécois, la cote d'amour a toujours été très élevée. Surtout depuis que Maurice Richard a été

5. Voir, au sujet du mot habitant, les remarques de Richard Giguère citées dans l'avant-propos de ce numéro de *Voix et Images*.

associé à cette équipe, surtout à cause de Maurice Richard et des valeurs que nous l'avons chargé, consciemment ou inconsciemment, de défendre. Après avoir sauvé les Canadiens de la débâcle dans les années 1940, Maurice Richard, plus que tout autre, a fait en sorte, bien souvent à son insu, que les spectateurs québécois s'identifient au Tricolore — l'époque Maurice Richard marque en quelque sorte le point culminant de ce phénomène d'identification⁶ :

Ce sentiment nationaliste investi dans le hockey va même plus loin : tout joueur de quelque nationalité qu'il soit, s'il joue pour les Canadiens de Montréal, travaille, du moins idéologiquement, à la cause de la nation québécoise. Ainsi, il n'a pas seulement fallu que Maurice Richard soit un bon joueur de hockey pour qu'il devienne héros mythique. Il a fallu aussi que le public québécois investisse en lui tout « le sens national », c'est-à-dire la charge de représenter toutes nos frustrations. Pour le public québécois, Maurice Richard, tenace et indestructible, bafoué par des adversaires sans scrupule, par les arbitres, par les magnats de la L.N.H. eux-mêmes, fut le symbole suprême de la résistance à l'oppression anglo-saxonne⁷.

Jean Duceppe a parfaitement compris cela qui, dans le film que l'O.N.F. consacrait récemment à Maurice Richard, disait à peu près ceci : « La suspension de Richard, en 1955, c'était une insulte à toute une nation ». Par ailleurs, le fait que l'uniforme des Canadiens donne une identité au joueur qui le porte crée des situations paradoxales : ainsi, on a déjà applaudi John Ferguson parce qu'il venait de battre aux poings Simon Nolet des Flyers de Philadelphie. Mais on hésitera plus ou moins, selon le pointage de la joute à ce moment-là, à applaudir à une mise en échec trop rude de, disons Larry Robinson, aux dépens de Gilbert Perreault des Sabres de Buffalo (en plus d'être l'un des nôtres, Perreault a été, pendant un long moment, la grande vedette des Canadiens junior). Un fait demeure certain : depuis Maurice Richard notamment, les Canadiens de Montréal sont en quelque sorte le club national des Québécois. Dans la mesure où l'équipe a connu beaucoup de succès, nous nous sommes habitués à savourer, grâce à elle, le bonheur de la victoire. Le Canadien de Montréal, vu sous cet angle, est peut-

6. Je pense à une déclaration de Hubert Aquin dans laquelle il disait qu'il avait cessé de s'intéresser au hockey à partir du moment où Maurice Richard avait pris sa retraite.

La magie du nom Richard se continue d'ailleurs avec Henri : le public lui a donné raison aussi bien contre son entraîneur (anglophone) Al MacNeil que contre son coéquipier Serge Savard. Et que dire d'un titre comme le suivant qu'on pouvait lire dans *la Presse* du 15 février 1973 en page B 1 : « Tant qu'il y aura un Richard à Montréal... » Il faut lire aussi ce passage du roman de Roch Carrier, *Il est par là le soleil*, où l'auteur montre bien la fascination extraordinaire que Maurice Richard exerçait sur ses compatriotes. (*Il est par là le soleil*, Montréal, Éditions du Jour, 1970, p. 52-55)

7. Paul Rompré et Gaétan Saint-Pierre, *loc. cit.*, p. 48.

être la seule entreprise nationale que nous ayons réussie (du moins croyons-nous qu'il en est ainsi ; car il est bien évident, à regarder les choses de plus près, que l'organisation de cette entreprise n'est pas particulièrement québécoise. Ce qui explique notre déchirement lorsque Maurice Richard, comme ce fut le cas récemment, manifeste ouvertement son désaccord vis-à-vis de la direction du club. S'il fallait trouver un club de hockey professionnel dont la direction est québécoise, c'est vers les Nordiques de Québec de la nouvelle A.M.H. qu'il faudrait se tourner — et *de moins en moins* vers les Canadiens) ; nous ne tolérons pas un Canadien perdant : à cause de tout ce que nous avons investi d'affectivité en lui, à cause aussi du passé du club. Si bien qu'il devient de plus en plus exigeant de jouer pour le Tricolore, que la moindre erreur est notée par les spectateurs : nous n'allons pas au Forum pour voir jouer les Canadiens, nous allons au Forum pour voir gagner les Canadiens. (Cela ne vaut ni pour les Alouettes au football ni pour les Expos au baseball.) Pete Mahovlich disait récemment :

À Montréal, les amateurs de hockey ne connaissent pas leur chance. Ils n'ont pas eu de mauvaise équipe depuis 20 ans. Une année les Canadiens ont terminé cinquième, mais avec quelque chose comme 95 points, une situation rendue possible à cause de l'expansion. Alors leur ambition n'a pas de limite. Si nous sommes installés en tête par 7 points, ils en demandent 12 ou 15⁸.

Sur le strict plan des faits sportifs, Pete Mahovlich avait sans doute raison ; il n'a cependant pas compris que les Canadiens de Montréal, c'est bien plus qu'un club de hockey. D'autres anglophones l'ont admirablement (?) compris, dont le journaliste Denis Braithwaite qui écrivait ceci dans le *Toronto Telegram* du 24 avril 1969 :

Je désire que Boston triomphe de Montréal, comme, chaque année, je souhaite que Montréal se fasse écraser en finale, quelle que soit l'équipe contre laquelle jouent les Montréalais, mais surtout s'il s'agit de Toronto. Je veux désespérément voir les Canadiens défaits. Mais quand cette équipe joue contre un club américain, ne devrait-elle pas obtenir mon appui, puisqu'elle est en somme porte-étendard de notre pays ? Pas du tout !

Pour commencer, je ne reconnais pas qu'il s'agisse d'une équipe canadienne. Les joueurs du Canadien incarnent clairement la nation canadienne-française, surtout dans les éliminatoires. [...]

Je sais que des facteurs psychologiques ou, si vous préférez, spirituels, jouent un rôle dans ce sport. Mais je suis dégoûté du spectacle d'une équipe recourant à l'émotion — le nationalisme, dans ce cas — non seulement comme motivation, mais comme constante stratégie de jeu. La pureté du sport se trouve dans

8. Cité par André Trudelle, « Mon oeil sur le sport », *la Presse*, 31 janvier 1973, p. B 2.

le dicton de la vieille école publique : « Ce n'est pas la victoire ou la défaite qui compte, c'est la façon dont vous jouez la partie ». Même dans le sport professionnel, il doit y avoir un point au-delà duquel aucun joueur, aucune équipe n'ira pour remporter la victoire.

Ce qu'un athlète professionnel ne fera pas pour l'argent, il ne doit pas le faire non plus pour aucune autre raison, et surtout pas « pour le roi et pour le pays »⁹.

Comme quoi, même dans le monde du sport, l'Unité canadienne n'est pas pour demain — et il y a, comme ça, des occasions privilégiées où le *fair play* des Anglo-saxons révèle son véritable, fanatique et arrogant visage (ce qui vaut pour les Canadiens vaut, à un moindre degré pour d'autres équipes québécoises ; qu'on se souvienne des difficultés invraisemblables rencontrées par les Remparts de Québec et leur vedette Guy Lafleur lors des éliminatoires de la coupe Memorial à Halifax au printemps 1970 et à Saint Catharines au printemps 1971). Entre le nationalisme québécois et le triomphe américain, le Canada anglais opéra toujours pour ce dernier. Par ailleurs, il serait intéressant de savoir si ce monsieur Braithwaite a commis quelque texte à l'occasion de la série Canada-URSS ; question de savoir, justement, s'il a parlé du hockey en terme de sport national des Canadiens ou s'il a applaudi aux victoires russes (surtout à celle remportée sur la glace du Forum).

*

* *

Le hockey, par le biais des Canadiens de Montréal principalement, est donc une manifestation culturelle au Québec. Le Canadien est une institution nationale à laquelle nous nous sommes identifiés il y a plus d'un demi-siècle ; c'est aussi une institution compensatoire : ses victoires nous font oublier bien des échecs collectifs et personnels. Ce qui faisait dire à Jean-Pierre Lefebvre, dans une nouvelle écrite après la conquête de la coupe Stanley par les Canadiens au printemps 1969 : « Et j'aurais espéré que le Club de Hockey Canadien ne gagne pas cette année : LE PEUPLE, alors, aurait su que TOUT NE VA PAS TRÈS BIEN »¹⁰. Il y a peut-être de l'ironie et du grossissement dans ces propos — mais pas tant qu'on pourrait le croire de prime abord.

Malgré tout cela, il faut bien constater que la culture dite « sérieuse » n'a jamais pris le sport trop au sérieux (sans doute les « cultivés » avaient-ils oublié le déroule-

9. Cité par Rompré et Saint-Pierre, *loc. cit.*, p. 51-52.

10. « La preuve », dans Jean-Pierre Lefebvre, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, C-29, 1971, p. 154.

ment des Olympiades grecques par exemple). Entre les tenants de la culture (avec un grand C ou un grand K) et les sportifs, au Québec, aucun divorce n'a jamais eu lieu parce qu'aucune union n'a jamais été célébrée. Le sport et la culture, semble-t-il, appartiennent à deux univers différents qui ne sauraient se rejoindre sans se ternir mutuellement. Si l'on fait exception de quelques manifestations récentes, et je pense en particulier à l'extraordinaire *Chemin du Roy*¹¹ de Loranger-Levac, la littérature ou le théâtre n'ont jamais intégré le sport en général et le hockey en particulier à leur univers propre. Alors que, si l'on va voir du côté de la littérature américaine, cette intégration est déjà faite depuis un long moment ; ainsi, le baseball est partie inhérente du *Vieil Homme et la mer* de Hemingway, et de *Portnoy et son complexe* de Philip Roth ; le football, de la *Mort d'un commis voyageur* d'Arthur Miller et de *la Chatte sur un toit brûlant* de Tennessee Williams ; le basketball de *Cœur de lièvre* de John Updike. Norman Mailer ne se gêne pas pour signer un long et très intelligent reportage sur le combat Joe Frazier-Muhammad Ali¹². Et ce ne sont là que quelques exemples.

Au Québec, c'est d'abord la culture populaire qui a su, par un biais ou par un autre, manifester l'importance du hockey et des Canadiens dans notre vie collective. Déjà Fridolin, comme plus tard Charlebois, portait le chandail tricolore ; et Guillaume Plouffe, dans la continuité radiophonique plus que dans le roman, savait nous faire vibrer à ses exploits au hockey. Nous touchons là un point important : le hockey, au Québec, est une manifestation culturelle populaire. Si les « sérieux » ont longtemps boudé le sport c'est peut-être qu'il y a longtemps eu opposition entre Culture et quotidienneté au Québec, entre la Culture d'importation et d'imitation qui était celle de nos origines européennes, et la culture populaire directement issue de la nécessité d'habiter et de traduire un lieu nouveau et un monde inédit. La tentation est forte de schématiser (d'exagérer ?) et de dire que deux traditions s'opposent chez nous : la tradition Louis Cyr qui est aussi celle des foires populaires, et la tradition Saint-Denys Garneau qui est celle de l'imitation des maîtres loin du brouhaha de la « plèbe servile » (Nelligan). Depuis les années 1950 en particulier, nous apprenons graduellement à réconcilier ces tendances que seul un élitisme dépassé a intérêt à maintenir. Ainsi, et grâce à Gaston Miron surtout, la poésie d'ici a su se donner un langage qui lui convienne ; sur un autre plan, le roman policier est devenu digne d'être analysé. Serge LeMoyné a pu produire *Événement*

11. Claude Levac et Françoise Loranger, *le Chemin du Roy*, Montréal, Leméac, « Théâtre canadien », n° 13, 1969.

12. Ernest Hemingway, *le Vieil Homme et la mer*, « Le Livre de Poche », n° 946, 1963 ; Philip Roth, *Portnoy et son complexe*, Paris, Gallimard, 1970 ; Arthur Miller, *Mort d'un commis-voyageur*, dans *Théâtre I*, Paris, Laffont, 1967 ; Tennessee Williams, *la Chatte sur un toit brûlant* (précédé de *Un tramway nommé Désir*), « Le Livre de Poche », n°s 1051-1052, 1965 ; John Updike, *Cœur de lièvre*, Paris, Seuil, 1962 ; Norman Mailer, *King of the Hill*, Signet, 1971.

Slap-shot, et la couverture du dernier livre de Jacques Languirand montrer Pythagore portant le chandail des Canadiens¹³.

Dans sa présentation de *la Duchesse de Langeais* de Michel Tremblay, Jean-Claude Germain écrit ceci :

En plus d'être d'une vérité criante et d'une précision quasi anthropologique, *la Duchesse* a également une grande qualité : celle d'inventorier encore un peu plus loin la richesse inépuisable du joual. Depuis fort longtemps au Québec, parler joual est synonyme de virilité. Bref, c'est le langage des hommes. Tandis que parler français, parler pointu, est efféminé et synonyme de culture. En écrivant *la Duchesse*, Michel Tremblay a eu le génie de comprendre que cette sexualité linguistique dépravée se résumait, s'incarnait dans le personnage de la « tapette » québécoise. À moitié homme, à moitié femme¹⁴...

Dans un des nombreux articles écrits à la suite de la série Canada-URSS, on peut lire ceci :

La soirée de ballet eut lieu la veille du huitième match. Le jour précédent, après l'entraînement, dans la chambre des joueurs, Tony Esposito demanda à son frère : « Tu crois qu'on est obligé d'y aller ? » Phil le rassura : « On pourra toujours sortir à l'intermission ! »

La plupart des joueurs auraient préféré la Sibérie à une « patente de tapettes » comme le ballet, même si leur femme ou leur petite amie mourait d'envie de voir le fameux Bolshoi. La plupart de ceux qui s'y rendirent le firent de recu-
lons¹⁵.

Il faut donc se demander ceci : le hockey, et plus spécialement l'identification à Maurice Richard et aux Canadiens de Montréal, n'est-il pas, au Québec, la vengeance de la virilité triomphante sur l'impuissance presque institutionalisée des gens en place (des gens bien) ? Ne marque-t-il pas aussi un culte (mais sublimé) de la force physique dans un pays qui a longtemps prêché la honte du corps ? (Ernest Gagnon, jésuite, a un jour lancé, durant un cours qu'il donnait à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal : « Le hockey du samedi soir, au Québec, c'est une séance de thérapie collective ! »). Il avait bien raison.

*

* *

13. Jacques Languirand, *De McLuhan à Pythagore*, Montréal, Ferron Editeur, 1972.

14. « Michel Tremblay, un an après *les Belles-Soeurs...* », dans Michel Tremblay, *Deux pièces (En pièces détachées et la Duchesse de Langeais)*, Montréal, Leméac, « Répertoire québécois », n° 3, 1970, p. 8-9.

15. Jack Ludwig, « la Leçon », dans *Maclean*, décembre 1972, p. 48.

Les Canadiens de Montréal, institution nationale réussie, institution culturelle populaire. Mais il ne faut pas laisser dans l'ombre l'envers de la médaille : le monde du sport, en général, est un monde plutôt réactionnaire. Je veux dire : le monde du sport, qu'il s'agisse des dirigeants ou des athlètes eux-mêmes, et sauf quelques rares exceptions, n'est pas un monde critique. Bien au contraire, nous le disions plus haut, il se veut heureux en se tenant fermé sur lui-même. Mais son apparente innocence n'est que naïveté ou tromperie : l'on sait bien que les grandes organisations sportives participent toutes du système établi quand elles n'en sont pas simplement une soupape¹⁶ ou un prolongement à peine camouflé par le mythe. Dans la mesure où cela est rentable pour eux, les athlètes, la plupart du temps, jouent le jeu. Que penser de la déclaration hautaine et dédaigneuse d'un Vic Hadfield des Rangers de New York disant, après un match au Forum durant lequel il avait été constamment hué : « Que voulez-vous que les huées des spectateurs me fassent ? Ces gens-là gagnent \$5,000 dollars par année, alors que j'en gagne \$200,000. » Bien sûr Hadfield a dû être averti de se taire : on ne dit pas les choses aussi ouvertement ! Pour une déclaration de ce genre, bête bien sûre, mais claire et nette, il y a toutes ces autres qui sont incolores, inodores et sans saveur. Insignifiantes ou diplomatiques, selon le point de vue¹⁷. Bien peu témoignent d'une forme de pensée critique du genre de la suivante, qui est de Guy Lafleur :

Et quand je pense que ce que je gagne en deux ans, mon père, lui, ne l'a même pas fait en trente ans, je me dis qu'il y a quelque chose qui cloche quelque part¹⁸...

16. Voici un entrefilet paru dans *la Presse* du 15 février 1973, page B 2, sous le titre « Avantages de la violence » :

TORONTO (PC) — La violence aurait apparemment ses bons côtés ; c'est du moins ce que prétend M. Peter Rickaby, procureur de la Couronne du comté de York, en Ontario.

La violence dans le hockey professionnel, que de nombreux amateurs au Canada vivent par personne interposée, aurait pu préserver le pays de la guerre, a-t-il soutenu lors d'une conférence, mardi.

Plusieurs personnes seraient d'avis, selon M. Rickaby, que le Canada n'a pas participé à la guerre du Vietnam parce que le hockey est son sport national.

Aux États-Unis, dit-on, la criminalité connaît une baisse appréciable pendant la durée des Séries Mondiales de baseball. Tout cela n'est pas sans rapport avec la théorie de la *fête* élaborée par Roger Caillois (*L'Homme et le sacré*, Paris, Gallimard; «Idées», 1963, p. 215-238).

17. Puisque nous parlons de ce genre de déclaration: Est-il bien vrai que Pete Mahovlich aurait dit, à l'occasion de la série Canada-URSS, qu'il jouait dans cette série pour défendre l'honneur des seuls Canadiens-anglais ? Ne pas oublier que Pete Mahovlich joue pour les Canadiens... Et puis, cette déclaration aurait-elle bien de quoi nous étonner ? Ken Dryden, le gardien de but actuel des Canadiens, est l'un des premiers joueurs anglophones dans l'histoire du club à se donner la peine d'apprendre le français. Notre identification au Tricolore a de quoi se sentir mal à l'aise !

18. Dans une interview faite par Victor-Lévy Beaulieu, « Un gars ordinaire, qui vise le sommet », *Perspectives (la Presse)*, 14 octobre 1972, p. 24.

Le type même du « beau » livre sur le grand-athlète-qui-a-réussi-à-vaincre-tous-les-obstacles est peut-être celui que l'écrivain canadien-anglais Hugh Hood a consacré à Jean Béliveau et qui s'intitule *Puissance au centre*¹⁹. Il faudrait analyser ce livre à la lumière de l'essai de Rompré et Saint-Pierre : toutes leurs hypothèses y trouveraient une éclatante confirmation. Il n'est que de lire les titres des divers chapitres de ce livre pour constater jusqu'à quel point nous évoluons dans l'univers le plus mythique qui soit :

1. Les éliminatoires
2. Le bâtisseur du Colisée
3. La famille
4. Sous la grande horloge
5. Le joueur de centre format géant
6. Le style est l'homme même
7. Des pouvoirs extraordinaires

Et le livre se termine sur le paragraphe suivant :

Cette image du grand capitaine des Canadiens qui étreint la coupe, notre imagination l'a faite sienne pour toujours ; jamais nous ne pourrons l'oublier, parce que, nous le savons, Jean Béliveau est notre capitaine à tous et la coupe, ce n'est rien d'autre que le Graal²⁰.

Mais il ne faut pas oublier non plus que ce grand capitaine, en dehors de la patinoire, a des pouvoirs plutôt limités, et que ce Graal n'est peut-être qu'un Graal de compensation.

RENALD BÉRUBÉ
Université du Québec à Montréal

Février 1973

19. Hugh Hood, *Puissance au centre: Jean Béliveau*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1972.

20. *Ibid.*, p. 192.